

# L'Heure de Gloire

Éva Bizeul

1er prix régional

« Joyeux anniversaire ! Joyeux anniversaire ! Joyeux anniversaire Henri ! » entonnent les faibles voix de crécelle des vieillards réunis autour de la table, accompagnées du chant strident des aides-soignantes. Mes yeux ne peuvent s'empêcher de scintiller de fierté et de plaisir lorsque je contemple le nombre incalculable de bougies qui trônent sur le gâteau, et je cherche à dissimuler l'orgueil qui menace d'affleurer sur mon sourire. Tous sont réunis pour célébrer l'âge pharaonique que j'ai atteint, 98 ans, je n'aurais jamais pu rêver mieux ! Bien sûr, cette bénédiction pourrait pour certains s'apparenter à une malédiction : pas un jour sans mal de dos, cors aux pieds, rhumatismes, et toujours les jeunes infirmières doivent prendre garde à mes chutes et m'aider à manger, car mes mains trop tremblantes ne peuvent se saisir assez fermement des couverts. Certains trouvent ces humiliations quotidiennes insoutenables, mais, pour ma part, je ne penserais jamais à me plaindre du sort qui m'est réservé. Toujours dans ma vie, j'ai été un homme insignifiant, sans histoire, l'écolier moyen, ni mauvais ni brillant, l'ami qu'on oublie de rappeler une fois les études terminées, le frère le moins séduisant de la fratrie, le voisin à qui l'on dit bonjour sans trop y penser... Mais, aujourd'hui, j'ai enfin une chance de me faire remarquer, de me distinguer, et je contemple les flammes des bougies comme un enfant les étincelles infinies d'un feu d'artifice. Cette vieillesse, tant redoutée de tous, je la chérie ! Je vais vous faire une confidence : depuis un certain temps, je couve secrètement un espoir des plus extraordinaires, des plus fantastiques. Je compte devenir le doyen de mon hospice ! À mon arrivée, je n'aurais jamais pensé pouvoir prétendre à un tel exploit. Je suis entré ici à 85 ans, quand mes enfants, ne pouvant plus supporter le fardeau de mon vieil âge, m'ont jeté tel un débris dans ce lieu sordide où viennent s'entasser les vieillards et se succéder les cadavres. Je n'ai pas pensé à protester, trop faible et n'ayant de toute façon plus rien d'important me retenant à mon existence d'homme libre. J'ai commencé par évoluer en ce lieu comme partout auparavant dans ma vie : comme un fantôme, un être auquel on adresse la parole sans vraiment le regarder, que l'on croise sans même le voir. Mais, les années s'écoulant, le regard de mon entourage sur moi a changé, et j'ai connu une véritable renaissance. Mes comparses ont pu me voir traverser les hivers glaciaux et les étés cuisants avec une aisance déconcertante, et les maladies ne m'affaiblirent jamais durablement. Alors que, tout autour de moi, les décès s'enchaînaient à un rythme torrentiel, je demeurais pour ainsi dire inébranlable, immuable. Mon quatre-vingt-dixième anniversaire est certainement l'événement qui fût le plus mémorable de ma vie. Après ce jour, mon rapport avec mon entourage s'est métamorphosé. Mes voisins de palier me saluaient le matin avec révérence, et, au moment du repas, une place centrale m'était accordée à la table des doyens. Les femmes de service venaient m'y apporter les repas avec un respect qui transformait la nourriture infecte en un mets savoureux. Nous étions, en cette année de mes 90 ans, quatre convives rassemblés à cette table. Jeanine avait alors 93 ans, et Pierre et Robert étaient de 5 ans mes aînés.

Peu après mon invitation à rejoindre cette communauté privilégiée, Jeanine a succombé à une crise cardiaque, et Pierre nous a quittés après de longs mois de souffrance. Si de nouveaux arrivants se sont ajoutés à notre groupe d'élus, ils sont cependant plus jeunes que Robert et moi, et nos défunts compagnons – paix à leurs âmes – nous ont laissé derniers prétendants au titre de doyen ! Si mon concurrent venait à partir, ce serait alors pour moi l'occasion d'inscrire mon nom dans l'histoire de la résidence.

Allongé dans mon lit, l'alèse imperméable créant un pli inconfortable dans le bas de mon dos, je songe paisiblement à mon dessein secret. Je me figure, dans le journal local, à la rubrique « Insolite », ou, qui sait ! à la une, mon nom en lettres capitales : « Henri Bernard, doyen de la résidence du Bocage, nous révèle son secret pour rester en forme à 100 ans ! ». La sonnerie de mon réveil, qui annonce l'arrivée prochaine des aides-soignantes, me ramène brutalement à la réalité. Je soupire, réalisant que je me suis, une fois de plus, laissé emporter par des rêveries insensées. Robert, me devançant de ses cinq maudites années, demeure un obstacle infranchissable sur le chemin de ma réussite. Je ne peux m'empêcher de pousser un grognement : je ne pourrais donc jamais connaître mon heure de gloire ! Lisa, une étudiante empotée et maladroite qui vient travailler tous les étés, chargée du plateau de petit-déjeuner, interrompt mon sombre monologue intérieur, criant d'une voix aiguë : « Bonjour Monsieur ! Je vous apporte votre café sans sucre et vos biscottes beurrées ! ». Depuis tout ce temps, je n'ai jamais osé signaler qu'il y a eu une erreur sur ma fiche, et que je souhaite des biscottes avec de la confiture de fraises. Tant d'années de frustration passées dans ce lieu sinistre, à poursuivre un but inatteignable ! Décidément, la journée commence on ne peut plus mal. Après m'avoir aidé à me redresser sur mon lit, Lisa me saisit brusquement la main, et, me fixant avec un regard emplis de compassion, ouvre la bouche, puis la referme sans rien dire, ne sachant comment commencer sa phrase. Elle reste ainsi un moment face à moi, à me dévisager comme un poisson perdu dans son bocal, puis se lance finalement :

- Monsieur Bertrand...
- Bernard, l'interromps-je.
- Oh, désolée, elle rougit, avant de reprendre en balbutiant, Monsieur Bernard j'ai une mauvaise nouvelle... Son regard se détourne soudainement du mien, et elle se trouve subitement absorbée par la petite théière posée sur ma table, l'un des derniers souvenirs de ma femme. Votre ami, Monsieur Duchamp... Il lui est arrivé malheur dans la nuit. Je sais que vous étiez très liés l'un à l'autre...

Je n'entends déjà plus ses paroles, et doit me retenir de pousser un cri de joie. Mais, avant toute réjouissance, je dois m'assurer de la chose.

- Il est mort ? demande-je brusquement.
- Malheureusement, oui, il nous a quittés à l'aube. Il a eu une belle vie, et à son âge, c'est bien naturel de...
- Oui, tout à fait, la coupe-je, affectant un air désolé. Ce pauvre Robert...

Une fois Lisa partie, je saute brusquement hors de mon lit et entame une danse avec une telle énergie que l'on me croirait revenu à mes 20 ans. Ouvrant le tiroir de mon chevet, je serre contre mon cœur la vieille photographie de ma femme et déclare en la regardant, les larmes aux yeux : « Ton Henri les a tous battus, ma chérie ! ».

Au déjeuner, la nouvelle circule, éclipsant l'arrivée prévue cet après-midi d'une nouvelle résidente venue du village voisin. Je mange ma pitance avec délice, et dois cacher au mieux la joie qui m'anime. Je vais enfin sortir tout à fait de l'obscurité dans laquelle une vie faite de médiocrité m'a plongé ! Cette nouvelle me met dans un tel état de frénésie que, quelque temps après le repas, je décide d'aller me promener dans le jardin, prétextant désirer un moment de solitude à mes compagnons qui veulent me retenir pour regarder « Questions pour un champion ». Je siffle un air joyeux, admirant les œillets qui prospèrent, me délectant de la chaleur du soleil sur ma peau, respirant à pleins poumons l'air de ce doux début de mai. Sur mon chemin, je croise Lisa, cette fois accompagnée d'une femme, probablement la nouvelle arrivante, que je salue poliment. Je me trouve dans de si bonnes dispositions que, ignorant mon caractère habituellement taciturne, j'entame une conversation faite de banalités avec cette femme, qui me paraît tout particulièrement agréable. Alors que je m'apprête à repartir, Lisa s'écrie sur le ton de la plaisanterie, désignant du menton la femme à côté d'elle : « Madame Bellevue vient vous voler votre record !

Elle vient de fêter ses 102 ans ! ». Je mets un certain temps à comprendre l'information, puis elle me percute si violemment que j'ai l'impression que je viens de recevoir un puissant coup dans le ventre. Je me sens pâlir, et ma langue s'assèche, devient pâteuse dans ma bouche. Le col de ma chemise semble enserrer mon cou, m'étrangler, et, ne trouvant pas ma respiration, étouffant, suffocant, je m'apprête à déboutonner mon vêtement. Mais alors que je lève une main tremblante, mes jambes faiblissent soudainement, et je m'écroule, ma tête heurtant brutalement le sentier. La dernière image que je perçois avant que mes yeux ne se ferment définitivement est madame Bellevue, me fixant et poussant un rire qui me paraît démoniaque.